



La Voie À Suivre

VAYICHLAH

551

13 DEC. 2008

16 KISLEV 5769

Publication
HEVRAT PINTO
Sous l'égide de
RABBI DAVID HANANIA
PINTO CHLITA
11, rue du plateau
75019 PARIS

Tel: 01 48 03 53 89

Fax 01 42 06 00 33

www.hevratpinto.org

Responsable de publication
Hanania Soussan

GARDE TA LANGUE !

Il est également interdit de le croire

De même que nous avons expliqué que le din interdit de croire du lachon hara, il en va de même de la médisance, même si on a raconté quelque chose sur vous devant vous. C'est-à-dire qu'on a dit devant vous : vous avez dit telle et telle chose sur lui. Même si la personne se tait au moment où l'on vous raconte la médisance devant vous, c'est également interdit de le croire, il n'y a pas à en conclure que c'est la vérité, même si c'est quelqu'un qui a l'habitude de se taire pour les autres choses et qui se tait à ce propos, même ainsi ce n'est pas une preuve qui permette de décider que la chose est vraie.

Dédié à la mémoire de
Esther Bachar Bat Avraham

LA MECHANCETE D'ESSAV (PAR RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA)

Ya'akov envoya des émissaires (littéralement : des anges) devant lui à Essav son frère au pays de Séir, le domaine d'Edom. » Les Sages ont dit (Béréchit Rabba 75, 4) que Ya'akov a envoyé à Essav de vrais anges. C'est difficile à comprendre, car il aurait pu lui envoyer des émissaires humains, il n'avait pas besoin de faire appel à des anges. En quoi était-ce nécessaire ?

Il est de plus difficile de comprendre ce qu'ont dit nos Sages dans le Midrach (Midrach Aggada Béréchit 32, 5) : « J'ai habité (garti) avec Lavan, et j'ai observé les 613 (tariag) mitsvot, je n'ai pas appris de ses mauvaises actions. » C'est surprenant : pourquoi Ya'akov a-t-il cru bon de raconter tout cela à Essav, qu'il était resté tsadik chez Lavan ? En vérité, le verset lui-même le dit : « J'ai envoyé dire à mon Seigneur pour trouver grâce à tes yeux », c'est-à-dire qu'il a envoyé dire tout cela pour trouver grâce, et que lui a-t-il dit ? J'ai habité avec Lavan, et j'ai des bœufs et des ânes. Va-t-il trouver grâce aux yeux d'Essav avec de tels discours ?

Les Sages ont encore dit dans le Midrach (Béréchit Rabba 75, 12) : J'ai des bœufs et des ânes, le bœuf – c'est Yossef, ainsi qu'il est dit (Devarim 33, 17) : « Le taureau, son premier-né, est majestueux », et l'âne, c'est Issakhar, ainsi qu'il est dit (Béréchit 49, 14) : « Issakhar est un âne musculeux ». Il est difficile de comprendre ce que Ya'akov a voulu insinuer à Essav par tout cela.

On peut expliquer que Ya'akov craignait Essav parce qu'il est dit à son propos (Béréchit 25, 28) : « la chasse est dans sa bouche », et on sait la façon dont cela a été expliqué. Il est possible qu'Essav ait chassé des bêtes sauvages et des oiseaux, mais la chasse dont il est question ici est la façon dont il trompait par ses paroles, et le verset nous dit qu'il trompait (« chassait ») les gens en les attirant à la faute par des paroles. Il était foncièrement mauvais et commettait tous les crimes (Tan'houma Toldot 8), c'est pourquoi Ya'akov lui a envoyé de vrais anges, parce qu'il avait peur que ce méchant attire ses envoyés à la faute, c'est pourquoi il n'a pas voulu envoyer des êtres humains qui jouissent du libre arbitre, par crainte qu'ils ne se laissent séduire et n'accomplissent pas leur mission. En lui envoyant de vrais anges, il savait avec certitude qu'il ne pourrait pas les détourner par ses paroles, et qu'ils pourraient transmettre son message à Essav, et l'apaiser pour qu'il ne le tue pas.

Ya'akov voulait le ramener au bien

Ya'akov craignait d'envoyer des êtres humains chez Essav de peur qu'il ne les attire à la faute. Même les tsadikim peuvent fauter à cause de ce qu'ils entendent, c'est pourquoi il lui a envoyé des anges qui ne sont pas influencés par les paroles des hommes.

Pourquoi Ya'akov a-t-il envoyé des émissaires à Essav pour l'apaiser ? Parce qu'il voulait le ramener au bien (Béréchit Rabba 75, 11). C'était l'habitude de Ya'akov : il rapprochait les gens de la Chekhina, même des idolâtres. Il avait appris à faire cela chez son père Yizt'hak, qui

l'avait lui-même appris de son père Avraham (Béréchit Rabba 84, 4). Qu'a-t-il dit à Essav ? Toute ta vie, tu as grandi chez notre père et notre mère qui étaient des tsadikim, comment n'as-tu pas appris de leurs bonnes actions ? De plus, tu trompais ton père en te montrant à lui comme un tsadik quand tu étais auprès de lui, mais quand tu le quittais, tu allais commettre des actes répréhensibles, et tu perpétrais toutes les fautes possibles. Je t'en prie, repens-toi, pour que de mauvais anges ne viennent pas prendre ton âme, comme ils viennent chez ceux qui commettent ce genre d'actions. Je t'envoie ces anges pour te le rappeler.

C'est pourquoi Ya'akov lui a dit : « J'ai habité avec Lavan et j'ai observé les 613 mitsvot », toi tu étais chez ton père, et tu l'as vu étudier la Torah et servir son Créateur, pourtant tu n'as pas appris de ses bonnes actions. Moi, j'ai vécu chez Lavan pendant vingt ans, et je n'ai pas appris de ses mauvaises actions, et de plus, j'ai observé toutes les mitsvot. Et si tu demandes comment j'ai réussi à ne pas apprendre de toutes les mauvaises actions de Lavan, c'est grâce à la Torah qui était en moi, et que j'ai étudiée en me donnant beaucoup de peine, dans le Beit Midrach de Chem et Ever, où je n'ai pas dormi dans un lit pendant de nombreuses années (Béréchit Rabba 68, 11). De même que tu ne peux pas avoir une mauvaise influence sur ces anges, ni les pousser à la faute, tu ne peux avoir aucune influence sur moi, parce que j'ai étudié beaucoup de Torah, et que je suis comme un ange qu'on ne peut pas séduire. Comme j'ai observé les 613 mitsvot dans la difficulté, je suis certain que tu ne peux rien contre moi.

La Torah protège et sauve

Le principe est qu'il est impossible à l'homme de se garder des mauvaises influences à moins d'étudier la Torah de toutes ses forces, auquel cas elle protège et sauve. Mais si on ne l'étudie pas de toutes ses forces, elle ne protège pas. C'est pourquoi Ya'akov a dit à Essav : « j'ai des bœufs et des ânes », ce qui est une allusion à Yossef et Issakhar, pour lui signifier que toute sa vie, il n'a cessé de progresser dans le service de D., sans se contenter de ce qu'il faisait hier ; chaque jour il a monté d'un degré supérieur, il a étudié en donnant toutes ses forces comme un âne à qui on met une charge sur le dos, et qui la porte bien qu'elle soit lourde.

De quoi est-il question ? De la Torah qu'on apprend en se donnant à l'étude. C'est elle qui protège l'homme, s'il ne s'enorgueillit pas d'avoir étudié. Mais s'il se vante de sa Torah, en pensant qu'elle va lui valoir une couronne et des honneurs, le Saint béni soit-Il ne le protège pas du tout et sa Torah ne le sauve pas, c'est pourquoi Ya'akov a dit (Béréchit 32, 11) : « je suis tout petit par rapport aux bontés », bien que j'aie fait toutes ces choses, que j'aie étudié la Torah sans donner de sommeil à mes yeux pendant toutes ces années, je n'ai encore rien fait, c'est comme si je n'avais rien fait, et je ne mérite pas que me soit fait un miracle.

DU MOUSSAR SUR LA PARACHA

« J'ai habité (garti) avec Lavan et je me suis attardé jusqu'à maintenant » (32, 5)

« Et j'ai observé les 613 (tariag) mitsvot » (Rachi).

Qu'est-ce que cela peut faire à Essav que Ya'akov ait observé ou non les 613 mitsvot ?

Comme Ya'akov voulait faire la paix avec Essav, explique Rabbi Moché Feinstein, il lui a d'abord dit en préambule : Je suis quelqu'un qui observe les mitsvot, si tu veux faire la paix avec moi à cette condition, c'est parfait, mais si pour toi la paix veut dire que nous fusionnions, il n'en est pas question.

« Ya'akov eut très peur et il fut très angoissé, et il divisa son monde » (32, 8)

De quoi Ya'akov avait-il très peur ? A propos de quoi était-il très angoissé ?

Les grands rabbanim de la 'hassidout ont expliqué que c'était parce qu'il avait « divisé son monde », la division et la séparation régnaient sur son peuple, et de plein gré. Ya'akov savait que tant que les bnei Israël resteraient unifiés, la main d'Essav n'aurait aucune prise sur eux, mais que s'ils se divisaient en plusieurs camps, il y avait lieu de le craindre...

« Ya'akov eut très peur et il fut très angoissé » (32, 8)

Sur les paroles de la Guemara (Berakhkot 4a) qui cite le verset « Je suis avec toi et Je te protégerai partout où tu iras », et le verset « Ya'akov eut très peur », et qui expliquent qu'il s'est dit : « peut-être la faute m'empêchera-t-elle de jouir de cette protection », les commentateurs ont objecté : les Sages ont dit que jamais la promesse d'une chose bonne de la part de Hachem n'a été abolie en faveur d'une chose mauvaise (Chabat 55), alors pourquoi Ya'akov a-t-il eu peur que la promesse ne s'accomplisse pas ?

Le gaon Rabbi Eliezer Gordon de Telz a entendu une réponse à cette question de son Rav Rabbi Israël de Salant : A quoi est-ce que cela ressemble ? A quelqu'un qui embauche un ouvrier pour qu'il fasse un travail, et celui-ci ne le fait pas. La justice veut que l'employeur soit dispensé de le payer.

Si l'ouvrier est pauvre et que l'employeur a pitié de lui et le paie tout de même, ce n'est pas le salaire d'un travail mais le don d'une aumône. Ainsi, si Hachem promet quelque chose à l'homme, et qu'ensuite l'homme n'en est plus digne, Il ne revient pas sur sa promesse, mais il la lui donne en tant qu'aumône, même s'il ne le mérite pas.

Mais si on a employé quelqu'un pour garder son argent et que celui-ci non seulement ne le garde pas mais y porte même atteinte, alors il doit payer au propriétaire, et il est évident que ce dernier n'a aucun salaire à lui donner. Si là encore, il désire se conduire avec générosité, dans un cas semblable il suffit qu'il renonce à être dédommagé pour que l'autre ait déjà reçu quelque chose.

Ya'akov craignait que la faute ne vienne lui enlever le bénéfice de la promesse, c'est-à-dire que s'il avait transgressé des interdictions et commis des fautes tangibles, il devrait payer, par conséquent il était possible que la promesse ait déjà été accomplie du fait même qu'on ne le châtiât pas, si bien qu'il n'aurait plus de protection envers Essav.

« Si Essav attaque un camp et le frappe, le camp restant sera une ressource » (32, 9)

Le mot camp peut être lu au masculin ou au féminin (Rachi) (le

deux formes coexistent dans le verset). Et pourtant, pourquoi le verset donne-t-il les deux formes au lieu d'en choisir une ?

Le livre « HaMaguid MiBrisk » dit que l'on trouve dans la Guemara (Sanhédrin 106) l'enseignement suivant : « Un homme se maudit lui-même et fait dépendre la malédiction des autres ». Ya'akov ne voulait pas faire sortir de sa bouche qu'Essav frappe son camp, alors il a mis la malédiction sur lui en disant : « S'il attaque un camp » (au féminin) « et le frappe » (au masculin), c'est-à-dire se frappe lui-même. C'est pourquoi le mot « camp » est au féminin, pour qu'on puisse comprendre clairement que « le frappe » au masculin désigne Essav lui-même. Et comme il est dit que ce que le tsadik décide s'accomplit, les paroles de Ya'akov se sont effectivement accomplies. Ainsi que le dit le Midrach (Béréchit Rabba 78) : « Pourquoi y a-t-il des points sur le mot « vayichakehou » (il l'embrassa) ? Cela nous enseigne qu'il ne voulait pas l'embrasser mais le mordre, mais son cou est devenu comme du marbre, qui a cassé les dents de ce méchant ». C'est-à-dire qu'Essav s'est frappé lui-même en essayant de mordre Ya'akov, et ses dents se sont brisées.

« Ce qui lui tombe sous la main, un cadeau pour Essav » (32, 14)

Le Saraph Rabbi Mendele de Kotzk a dit :

Quand quelqu'un fait une mitsva en fonction de ce qui se présente, sans réfléchir, sans intention et à la hâte, c'est « un cadeau pour Essav », cela vient renforcer les forces de l'impureté.

A LA LUMIERE DE LA PARACHAH EXTRAIT DE L'ENSEIGNEMENT DU GAON ET TSADIK RABBI DAVID 'HANANIA PINTO CHELITA

Jusqu'où va la bonté de Hachem

« Il dit : Renvoie-moi car l'aube est montée ». Les Sages ont expliqué ('Houlin 91b) : « Il lui a dit : Es-tu un voleur ou un joueur qui craint l'aube ? Il a répondu : Je suis un ange, et depuis le jour où j'ai été créé, le moment n'était pas venu pour moi de dire la chira jusqu'à maintenant ! »

Or habituellement, pour celui qui attend toute sa vie de voir le roi sans y avoir encore réussi, si tout à coup les serviteurs du roi viennent lui dire : « prépare-toi, car demain le roi viendra chez toi », que fait-il ? Il prend sa plume et son papier et note toutes les choses importantes pour que quand le roi viendra, il sache exactement quoi faire et quoi dire. Est-ce qu'il va s'en aller au loin en se disant : « le roi n'est pas encore là ? » Il se pourrait qu'il rencontre des brigands ou des bêtes féroces en chemin et qu'il n'arrive pas à voir le roi qu'il a attendu toute sa vie ! C'est quelque chose de ce genre qu'a fait l'ange d'Essav. Il savait qu'il ne pourrait dire la chira que ce jour-là, alors pourquoi s'est-il mis à lutter contre Ya'akov ? Est-ce qu'il ne réfléchissait pas au fait qu'il devrait dire la chira demain ?

Mais on apprend de là l'immense bonté de Hachem. En effet, depuis le jour où le monde a été créé, Il savait que l'ange d'Essav devrait dire la chira devant Lui uniquement ce jour-là, et ce jour-là même Il l'a fait descendre sur terre pour qu'il lutte avec Ya'akov, afin de ne pas lui laisser le loisir de réfléchir avant de dire la chira, et qu'il n'aille pas accuser les bnei Israël. S'il avait pu réfléchir, il l'aurait certainement fait. Mais comme il est descendu, il n'a pas eu le loisir de se préparer et n'a rien pu dire du tout, parce qu'il n'avait pas bien sa prière en bouche, et ne pouvait dire que la chira.

HISTOIRE VECUE

SE CONTENTER DE PEU

« Car D. m'a montré de la faveur et j'ai tout » (Béréchit 33, 11)

Le livre « Yérouchalayim chel ma'la » raconte une histoire qui illustre à quel point les habitants du vieux yéchouv de Jérusalem savaient se contenter de peu. Ils ont atteint dans ce domaine des sommets de spiritualité : le gaon Rabbi Pessa'h Trocker zatsal faisait partie des grands talmidei 'hakhamim de Jérusalem. Depuis son arrivée à Jérusalem de la ville de Kovno, il s'est attaché aux sages de la Torah qui y vivaient. Il s'est rapproché tout particulièrement du tsadik Rabbi 'Haïm Yitz'hak, connu sous le nom de « Maguid de Vilkomir », qui a vécu plus de cent ans. Toutes les nuits, ils faisaient ensemble le « tikoun 'hatsot » au Mur occidental. Quand l'aube arrivait, ils étudiaient ensemble le Talmud dans la 'Hourvat Yéhouda He'hassid. Après la prière « vatikin », ils étudiaient le Tour Ora'h 'Haïm et le Choul'han Aroukh, et ils continuaient ainsi presque toute la journée avec de courtes interruptions pour les repas et autres.

Un jour, Rabbi Pessa'h sentit que le Maguid avait changé d'attitude envers lui. De plus, il citait devant lui tous les jours des enseignements des Sages et des chapitres de moussar qui dénigraient le « superflu » et les choses de ce monde, et la façon dont elles peuvent faire perdre la tête à l'homme et le détourner de D. Le Maguid faisait également souvent remarquer que ces choses risquaient de provoquer une catastrophe spirituelle sur toute la ville sainte.

Rabbi Pessa'h n'arrivait pas à comprendre ce qui se passait, il se demandait quel rapport il y avait entre lui et le superflu. Il vivait dans une pauvreté effrayante, la viande et le poisson étaient inexistantes chez lui pendant tous les jours de la semaine, ses meubles étaient des plus simples, ses enfants étaient vêtus de haillons, en quoi consistait donc son superflu ?

La nappe en soie

Un beau jour, Rabbi Pessa'h ne put plus se contenir, et au moment où le Maguid se mit à lui asséner des remontrances, il l'interrompit pour lui demander : « Excusez-moi, mon maître ! Qu'est-ce que vous avez vu de superflu dans ma maison ? Montrez-le moi, je ne demande que cela, et je le ferai sortir immédiatement de chez moi ! »

« Il y a une quinzaine de jours, lui répondit le Maguid, à Roch 'Hodech, j'étais chez vous et j'ai vu une nappe de soie étendue sur la table. Cela commence comme cela, aujourd'hui une nappe de soie, demain d'autres objets superflus, imaginez quelle profanation du Nom de D. peut sortir de là ! »

En entendant les mots « 'hilloul Hachem », Rabbi Pessa'h pâlit, et d'un cœur brisé il se mit à raconter au Maguid l'histoire de la nappe de soie.

« Dans ma jeunesse à Kovno, l'un des responsables de la communauté, Reb Eliezer Freidin, tomba malade. Pendant longtemps, je me suis porté volontaire pour aller chez lui tous les jours afin de lui lire des chapitres de michnayot, la paracha de la semaine et dix psaumes. Quand Freidin guérit, il me supplia d'accepter une récompense pour mes visites, mais j'ai refusé. Entre temps, je suis parti m'installer en Eretz Israël, Reb Eliezer Freidin est retourné à ses affaires, et j'ai oublié tout cela. Et voici qu'il y a un mois environ, j'ai reçu de Kovno un petit paquet où était jointe une lettre des fils du notable, où ils écrivaient que leur père était mort et que dans son testament il avait ordonné à ses fils d'envoyer à Rabbi Pessa'h Trocker à Jérusalem sa

précieuse nappe de soie, pour sa grande générosité au moment de sa maladie trois ans plus tôt.

C'est pourquoi, écrivaient les fils, nous demandons à Rabbi Pessa'h de respecter les désirs du mort et d'accepter son cadeau, pour que la volonté de notre père soit accomplie, et que la nappe soit étalée sur sa table dans la ville sainte. »

Ma femme la tsadéket, continua Rabbi Pessa'h, a absolument refusé d'accepter un cadeau aussi précieux. « Pourquoi avons-nous besoin d'une nappe en soie ? » a-t-elle demandé, « est-ce que cela va ajouter de la crainte du Ciel ou de la sagesse de la Torah à nos fils ? » Elle était pleinement décidée à renvoyer le cadeau à l'envoyeur, mais j'ai objecté : « Est-il possible de faire honte à une famille en deuil ? Est-il possible de ne pas respecter les désirs du mort, qui a certainement pensé qu'il faisait ainsi quelque chose d'important ? »

Le Maguid écouta l'histoire de Rabbi Pessa'h avec une grande attention, mais il n'était pas encore rassuré. Au bout d'un long moment de discussions au cours desquelles on remua des pour et des contre, des opinions et des halakhot, les deux parties se mirent d'accord pour présenter le problème au Rav de la ville, Rabbi Chemouël Salant zatsal.

Pendant longtemps, le Rav traita du problème. Lui aussi fit valoir des pour et des contre. D'un côté, le respect des désirs du mort était une grande chose, le fait de faire honte ne l'était pas moins. Si les fils de Reb Eliezer à Kovno apprenaient que Reb Pessa'h n'utilisait pas cette nappe, ils le regretteraient, mais d'un autre côté, il ne fallait pas faire entrer du superflu dans la ville sainte.

La grande sagesse de Rabbi Chemouël lui permit cette fois-là aussi de donner une décision satisfaisante : « La nappe de soie continuera à être étendue sur la table... mais on mettra par-dessus une autre nappe ordinaire, qui recouvrira la honte de quelque chose de superflu dans la ville sainte. »

Du pain trempé dans le sel et de l'eau en petite quantité

Le livre sur la vie du tsadik Rabbi Moché Aharon Pinto, que son mérite nous protège, le père de notre maître Rabbi David 'Hanania Pinto chelita, raconte qu'après le mariage de Rabbi Moché Aharon, une extrême pauvreté régnait chez lui. Il n'était presque pas connu, si bien qu'on ne lui donnait absolument rien et qu'il n'avait pas de quoi vivre. Pour lui-même, Rabbi Moché Aharon se contentait de la moindre chose, la pauvreté et le manque faisaient partir de son sort, comme l'a raconté la Rabbanit Pinto (qui avait elle-même grandi dans une maison riche et était habituée à une vie d'aisance). La première année après leur mariage, ils ont vraiment vécu dans la misère, au point qu'ils n'avaient presque pas de pain à manger ni de vêtement. C'est seulement après de grands efforts que la Rabbanit réussissait à amener de la nourriture pour calmer leur faim.

Mais cette vie de manque et de pauvreté ne le dérangeait absolument pas dans son service saint, il continuait à étudier la Torah comme par le passé, en accord avec l'enseignement des Sages : « Voici la voie de la Torah : tu mangeras du pain trempé dans le sel, tu boiras de l'eau en petite quantité », et la promesse des Sages « Heureux es-tu en ce monde-ci et c'est bon pour toi dans le monde à venir » s'est réalisée en lui !

UNE VIE DE TORAH

Sur le verset « car du liquide du lait sort le beurre » (Michlei 30, 33), les Sages ont expliqué : « Chez qui trouve-t-on le beurre de la Torah ? Chez celui qui rejette sur elle le lait qu'il a tété de sa mère. » Ils ont encore dit : « Prenez garde aux enfants des pauvres, car d'eux sortira la Torah, ainsi qu'il est dit : « l'eau coule de son seau » (dalav, qu'on peut lire « dalim », les pauvres), d'eux sortira la Torah (Nedarim 81a). Parce que les enfants des riches sont plongés dans les plaisirs et le confort, et que la Torah se maintient plutôt dans une vie sobre.

Sur les paroles des Sages « chez celui qui rejette le lait de sa mère », le gaon Rabbi Ya'akov Hillel chelita fait remarquer : « C'est quelque chose d'effrayant de voir jusqu'où les Sages nous imposent de nous consacrer à la Torah et au service de Hachem. En effet, le début de ce que tête le bébé en ce monde-ci est le lait de sa mère ; c'est de là que vient le début de la construction et de la croissance de son corps, sa force et sa puissance ; à partir de là, tout ce qu'il mange est comme un ajout de croissance et de renforcement. Et nous, comme serviteurs de Hachem, on nous demande de tout rejeter pour la Torah, jusqu'à l'extrême, jusqu'au début de la base de ce qu'on absorbe en ce monde-ci, même cela il faut le rejeter et le sacrifier pour Hachem, entièrement sur l'autel de l'étude de la Torah ! »

Le sens de la chute matérielle de Rabbi Moché

Le gaon Rabbi Aharon Soloveitchik a raconté la formation de la merveilleuse dynastie de talmidei 'hakhamim, qui a compté entre autres le gaon Rabbi Yossef David Soloveitchik, auteur de « Beit Halévy », Rabbi 'Haïm de Brisk zatsal, et leurs descendants :

A l'époque du gaon Rabbi 'Haïm de Volojine zatsal, vivait un juif du nom de Rabbi Moché Soloveitchik. Il faisait le commerce du bois et possédait des forêts. Il était connu pour sa richesse extraordinaire et sa générosité pour aider quiconque en avait besoin.

Un jour, toute la fortune de Rabbi Moché s'évanouit de façon très brusque. C'était quelque chose d'extraordinaire pour tous les habitants de sa ville, et sur l'ordre de Rabbi 'Haïm de Volojine, un beit din spécial siégea pour vérifier toutes les affaires de Rabbi Moché, afin de trouver la raison de cette ruine soudaine. Après des vérifications attentives, les dayanim arrivèrent à la conclusion qu'il n'y avait pas eu la moindre malhonnêteté dans la direction de ses affaires. La seule hypothèse qu'on pouvait formuler était que Rabbi Moché avait transgressé les paroles des Sages disant que « Celui qui dépense [en tsedaka] ne doit pas dépenser plus d'un cinquième », en distribuant généreusement de son argent à quiconque demandait et à quiconque en avait besoin. Mais Rabbi 'Haïm repoussa cette conclusion, en disant qu'il était impossible que Rabbi Moché soit puni aussi sévèrement pour avoir donné de la tsedaka.

Comme Rabbi Moché n'avait plus d'occupation, il alla au Beit HaMidrach et se mit à étudier avec une grande énergie et beaucoup de concentration. Très rapidement, il se révéla qu'il avait du talent et réussissait dans son étude, il s'éleva encore et encore, au point d'être considéré comme faisait partie des meilleurs parmi ceux qui étudiaient. Il emmenait ses fils avec lui au Beit HaMidrach, au point qu'ils se firent une réputation comme des grands de la Torah.

Quelques années après ces événements, Rabbi 'Haïm de Volojine dit : « Je comprends seulement maintenant le sens de la chute matérielle de Rabbi Moché. Apparemment, on a voulu du Ciel lui accorder une magnifique dynastie de talmidei 'hakhamim, en

récompense de toute la tsedaka qu'il a donnée. Mais il n'est pas possible qu'une telle dynastie vienne d'une maison de riches, c'est pourquoi on lui a pris ses richesses, afin qu'il étudie la Torah dans le besoin, et maintenant on peut lui accorder des générations de merveilleux talmidei 'hakhamim. »

Comment stimule-t-on le bon penchant ?

Rabbi Arié Lévine zatsal connaissait un juif qui passait toute la journée à gagner sa vie, et même pendant la nuit il ne trouvait pas le temps d'aller à des cours de Torah. Il voulut l'encourager à étudier la Torah, et s'adressa à lui en ces termes : « Dans le traité Berakhot (5a), il est dit : « l'homme doit toujours stimuler le bon penchant contre le mauvais penchant ». Dites-moi, mon ami, avez-vous jamais réfléchi au mot « stimuler » ? Comment fait-on pour stimuler le bon penchant par rapport au mauvais penchant ?

Et Rabbi Arié l'expliqua par une parabole : deux juifs avaient deux boutiques, situées côte à côte. L'une était pleine de clients à toute heure du jour, les affaires y prospéraient de façon extraordinaire, alors que personne ne s'intéressait à l'autre boutique, personne n'y rentrait, au point que son propriétaire en arriva à une situation de grande pauvreté.

Un jour, à la fin de la journée de travail, une fois que les clients étaient déjà entrés dans la boutique du riche, un dernier client arriva et entra dans la deuxième boutique, celle qui avait été vide toute la journée. En s'en apercevant, le riche se tourna vers le client pour tenter de le convaincre de venir chez lui et non chez son voisin.

Le pauvre, qui sentit qu'on voulait lui voler son maigre salaire, se mit à pousser de grands cris, en traitant l'autre, le propriétaire de la boutique florissante, de tous les noms possibles : « Comment oses-tu me voler le seul client qui soit venu de toute la journée ? Est-ce que tes propres clients ne te suffisent pas, pour que tu viennes me dépouiller même de ce seul et unique client ? »

Quiconque entendait les plaintes du pauvre s'identifiait totalement à lui. Elles étaient tellement justifiées qu'elles convainquaient tout le monde. C'est cela qui s'appelle « stimuler ». Cela signifie qu'on a une plainte très forte contre l'autre penchant, au point qu'il s'enfuit de lui-même.

La leçon, continua Rabbi Aryé Lévine en parlant à ce juif, est exactement ce qui vous arrive. Pendant toute la journée, le mauvais penchant réussit à vous vaincre et à vous plonger dans la poursuite de la subsistance, au point qu'il ne vous reste plus de temps pour étudier. Et le soir, quand vous arrivez à min'ha et ma'ariv, il vient vous trouver pour tenter de vous convaincre de ne pas rester au Beit HaMidrach pour un cours de Guemara. Il ressemble exactement à ce riche qui essayait de prendre à l'autre son seul client quand il est arrivé à la fin de la journée ! Vous devez donc stimuler le bon penchant en lui disant : « Cela ne te suffit pas d'avoir réussi à me faire sortir du Beit HaMidrach pendant toutes les heures de la journée, même quand vient le soir, tu veux me pousser à ne pas aller au cours ? »

Les paroles de Rabbi Aryé, qui étaient sorties d'un cœur aimant, provoquèrent une révolution dans le cœur de ce juif, au point qu'il modifia rapidement sa façon de vivre et se mit à participer à des cours de Torah.